

AB

1. Band
124132



000

~~100~~ 101

1711
B. N. 1. 1.
BO. JACOBUS



LETRE
DE MYLORD
BOLINGBROKE,
A MYLORD
BATHURST,

*Sur le véritable usage de la Retraite &
de l'Etude.*

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

Nihil admirari.



A BERLIN,
Chez ETIENNE DE BOURDEAUX,
LIBRAIRE DU ROY ET DE LA COUR.
M D C C L I I.

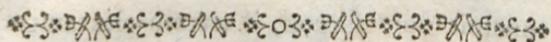
L E T T R E

BOEMARQUE

Page 2. Nor. In forme parue
C'est une forme si riche dans la
manière d'André, pour ceux qui
le voient de près, et qui le
voient de loin.



... la forme d'André, pour ceux qui
le voient de près, et qui le
voient de loin. ...



REMARQUES.

Page 5. Not. *In forma pauperis.*

C'est une formule usitée dans les Tribunaux d'Angleterre, pour ceux qui n'ont pas le moyen de faire valoir leurs droits. H.

Pag. 20. Not. *Thurlo.*

Secrétaire & confident de Cromwel. H.

Pag. 26. *Il étoit environné de grands Ministres formés à la même Ecole que lui-même. Ceux qui avoient travaillé sous Mazarin, travaillèrent sur le même plan sous lui.*

La nouvelle Histoire du Siècle de Louis XIV. présente une idée si différente du Cardinal Mazarin, qu'il semble qu'on y ait pris à tâche de le rabaisser. Ce n'est pas sur les Vaudevilles du tems, c'est sur les faits qu'il faut le juger. Né étranger, & Ministre dans une Minorité, il avoit trouvé la France plongée dans les plus grands embarras, & il la laissa à sa mort dans l'état le plus florissant. Ayant eu à soutenir tout à fois des guerres étrangères sans aucun relâche; il ménagea le tout avec tant d'habileté, que les uns ayant fini par l'humiliation de tous ses

Tome. II.

*

enne-



ennemis domestiques, il termina les autres par les deux Traités de paix les plus glorieux & les plus avantageux que la France ait peut-être jamais conclus, (les Traités de Westphalie & des Pyrenées;) & après tout cela, il laissa au Roi des Finances en meilleur ordre, des Armées plus fortes, des Sujets plus soumis, des Alliés plus affectionnés & des Ennemis plus consternés que l'on n'eût jamais vû. On peut même dire que les plus belles années du Règne de Louis XIV font celles qui ont suivi immédiatement la mort de Mazarin, où son esprit régnoit encore, & où on trouva tous les obstacles à la grandeur de la France entièrement levés. Le Roi ayant commencé à changer de plan en 1672; à ces succès aussi solides que peu éclatans du Cardinal Mazarin succéderent des expéditions extrêmement brillantes, mais beaucoup moins fructueuses, & dont le dangereux éclat aliénant successivement tous les Amis de la France & provoquant ses Ennemis au plus grand acharnement contr'elle, la réduisit enfin à deux doigts de sa perte. Voilà ce que M. de V. savoit aussi bien que moi, & qu'il auroit pû rendre beaucoup mieux.

Pag.

Pag. 22. *M. George Clarke.*

Avoit passé par plusieurs Emplois honorables à la guerre, à la Cour, & dans le Parlement, & s'étoit trouvé lié d'amitié avec les personnes les plus considérées de son tems. Il a terminé parmi les Savans une longue vie sans reproche, qu'il avoit commencée avec eux dans l'Université d'Oxford. H.

Ibid. Le Comte de Sandwich.

Amiral d'Angleterre. B.

Pag. 23. *Fut l'ouvrage d'un Ministre Anglois.*

Le Chevalier Temple. B.

Pag. 47. *Pendant qu'il attendoit l'occasion d'acquérir à sa famille la Couronne d'Espagne, il n'étoit pas sans idées, ni peut-être sans espérances, d'y faire tomber aussi la Couronne Imperiale. Quelques-unes des cruautés qu'il exerça dans l'Empire peuvent être attribuées au dépit qu'il eut d'avoir manqué ce coup: je dis quelques-unes, car dans la Guerre qui finit au Traité de Nimégue, il en avoit déjà exercé plusieurs.*

J'avoue que je n'entens pas trop ce passage, (on peut néanmoins compter qu'il est

traduit très-fidèlement.) Louis XIV. attendit pendant 40 ans l'occasion d'acquiescer à sa famille la Couronne d'Espagne, (depuis 1660. qu'il épousa Marie-Thérèse, jusqu'en 1700. que Charles II mourut.) Or pendant ces 40 ans, le Trône Impérial fut toujours rempli par Léopold, qui l'occupa depuis 1658 jusqu'en 1705. On fait que le Cardinal Mazarin avoit fait quelques tentatives auprès des Electeurs en 1657. pour faire élire Louis XIV Empereur, mais il est manifeste qu'il s'agit ici des tems postérieurs non-seulement au Traité des Pyrénées, mais même à celui de Nimègue. Il sembleroit donc que Mylord Bolingbroke voudroit insinuer qu'après la paix de Nimègue, (qui fut signée en 1678.) Louis XIV avoit dressé ses batteries pour détrôner l'Empereur Léopold, & qu'ayant manqué son coup, il s'en prit à quelques Princes d'Allemagne. Cependant je ne puis croire encore que ce soit là ce que Mylord a voulu dire.

Pag. 75. *Cette Guerre auroit été prolongée à la vérité.*

Il s'agit toujours là de la Guerre qui s'alluma après la Révolution d'Angleterre,

terre, & qui fut terminée par le Traité de
Rifwick.

Pag. 79. *Je n'entrerai point ici dans un
long détail de ces grands événemens, Monsieur ;
j'espère que vous les trouverez rapportés fidé-
lement & expliqués à fond, dans un ouvrage
qu'il y a beaucoup d'apparence que vous pren-
drez la peine de parcourir un jour. & que je
laisserai plutôt que je ne donnerai au public.*

Il y a lieu de croire que l'Auteur parle
ici d'une Histoire générale de l'Europe, de-
puis le Traité des Pyrénées jusqu'à celui
d'Utrecht, dont il a tracé le plan dans sa
Lettre à M. Pope, insérée à la fin du pre-
mier Tome. On assure que M. Mallet a
deux Volumes in-quarto de la composition
de Mylord Bolingbroke, prêts à paroître ;
c'est apparemment l'Ouvrage dont il est ici
question.

Pag. 82. *Canales.*

Ambassadeur d'Espagne en Angleter-
re. B.

Pag. 107. *La joie extravagante & indé-
cente que les François avoient marquée peu
d'années auparavant sur le faux bruit de sa
mort, montrait à quel point ils le redoutoient
vivant.*

Les François avoient vû un Particulier, n'ayant de Prince que le nom, traverser en tout & faire avorter tous les projets de Louis XIV, lui arracher des mains la conquête de la Hollande, s'en faire Stathouder, & de là étendant sa domination sur trois Royaumes, détrôner l'Ami & l'Allié de ce puissant Monarque, tandis que Louis le Grand avoit à peine ajouté trois petites Provinces à son Empire. Néanmoins M. de V. entreprend de démontrer que le Prince d'Orange n'étoit aucunement redouté en France; mais c'est trop abuser de l'esprit. Non seulement il contredit en cela tous les Ecrivains de ce tems, soit Nationaux, soit Etrangers, mais il dément encore une infinité de Témoins vivans. Car combien n'avons-nous pas encore de Vicillards qui se souviennent très-distinctement de ces tems là, qui assurent que la terreur du nom de ce Prince est le premier son qui ait réenti à leurs oreilles; que toutes nos Provinces Maritimes & Frontières étoient dans une crainte continuelle de quelques invasions de sa part; & qu'une terreur panique se répandit en 1689. en moins d'un jour dans un quart du Royaume, où l'on en raconte encore aujourd'hui mille circonstances bizarres

res

res sous le nom de l'*allarme du Prince d'Orange*. Mais, dit M. de V., les François regardoient alors leur Roi comme une Divinité; soit, mais il faut donc avouër aussi qu'ils regardoient le Prince d'Orange comme un Diable incarné, & la peur des Dêités Infernales n'est pas incompatible avec la vénération des Puissances Célestes. M. de V. a beau dire qu'on haïssoit infiniment le Prince d'Orange, mais qu'on le méprisoit plus qu'on ne le craignoit: si on l'eût moins craint, on ne l'auroit pas tant haï; peut-être ne l'estimoit-on pas assez, mais on étoit bien loin de le mépriser. Le Duc d'Anjou allant régner en Espagne & ses Freres le conduisant, le Duc de Bourgogne lui dit, *Vous allez être Roi d'Espagne, & moi je serai Roi de France. il n'y a que ce pauvre Berry....* Le Duc de Berry, (lors âgé de 13 ans,) l'interrompit avec vivacité: *moi je serai Prince d'Orange, & je vous serai envager tous deux.* J'avoue que je ne tiens pas ce discours de la première main: mais vrai ou faux, il est fort répandu, ce qui prouve au moins sa conformité avec l'opinion populaire.

Pag. 119. *Garth.*

Médecin & Poëte. H.

* 4

Pag.

Pag. 130. *L'Amiral de Castille.*

Le Comte de Melgard, *Amirante* de Castille, ayant été nommé par le Roi Philippe V. Ambassadeur Extraordinaire en France, prétendit que c'étoit faire injure à son rang; & ce fut le principal motif qu'il alléguoit pour quitter le parti de ce Prince, & se retirer en Portugal, où il se déclara pour l'Archiduc. C.

Pag. 131. *Mylord Townshend.*

Secrétaire d'Etat, & Plénipotentiaire à la Haye. B.

Ibid. Au Pensionnaire.

Heinsius.

Pag. 135. *M. Craggs.*

Depuis Secrétaire d'Etat, homme de mérite, fort attaché au Duc de Marlborough. B.

Ibid. Mylord Stanhope.

Le Comte de Stanhope, Général des Anglois en Espagne, & depuis Secrétaire d'Etat. B.

Pag. 138. *Une personne des plus distinguées dans le parti des Alliés.*

On croit que c'est Auguste II. Roi de Pologne Electeur de Saxe. B.

Ibid.

Ibid. Not. *Buyr.*

Abassadeur d'Hollande à Londres. B.

Pag. 151. *Le feu Lord Oxford.*

Le Comte d'Oxford, Grand Trésorier
sous la Reine Anne. B.

Ibid. *Mylord Sommers.*

Grand Chancelier, qu'on regardoit com-
me la meilleure tête de l'Angleterre. B.

Pag. 152. *Le règne des Prérrogatives.*

„ Par le règne des Prérrogatives je n'ai
„ voulu dire autre chose que de désigner le
„ tems qui a précédé la Révolution de 1688,
„ & particulièrement les Règnes de Jacques
„ & de Charles I, de Charles & de Jac-
„ ques II, dans lesquels on a tâché d'attribuer
„ au Roi chez nous des droits, sous le nom
„ de Prérrogatives, qui l'auroient tiré de
„ page un peu plus que la constitution de
„ notre Gouvernement ne permet; une for-
„ te de Tradition orale que les Pharisiens
„ de la Cour auroient étendue & commen-
„ tée de façon à détruire ou rendre inutile
„ la Loi écrite. A.

Pag. 164. *Le Covenant.*

Espèce de Ligue des Presbytériens d'E-
cosse.

Pag. 166. *La grande Charte.*

„ La Loi qui s'appelle *magna Charta* n'est
 „ autre chose que cette grande Char-
 „ te que les Barons ont obligé le Roi Jean
 „ de signer, après de longues guerres & en
 „ présence des deux Armées, & qui déclaire
 „ quels sont les droits du peuple Anglois,
 „ conformément aux anciennes Coutumes
 „ & particulièrement à celles d'Edouard le
 „ Confesseur, de qui le premier Normand
 „ prétendoit tenir son droit à la Couronne.
 „ Cette Charte a été renouvelée plus d'une
 „ fois, & du tems d'Henri III, d'une façon
 „ fort solemnelle. A.

Pag. 147. *Par cette conduite si foible & si lente qu'elle laisse au moins en doute qui du Duc de Savoye ou du Prince Eugene contribua le plus à ce fatal échec.*

Je m'en suis tenu ici au Texte de l'Édition de 1738, mais je dois rendre compte de la différence que j'ai trouvée dans celle de 1752: Voici donc ce qu'elle porte.

Par la conduite du Prince Eugene, qui ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'ait occasionné ce fatal échec à dessein, & de concert avec la Cour de Vienne.

Pag.

Pag. 177. *L'Evêque de Bristol.*
Plénipotentiaire d'Angleterre au Congrès
d'Utrecht. B.

Pag. 197. *Mortgage.*

Quoique ce terme de Jurisprudence soit
commun à l'une & l'autre Langue, les An-
glois n'y attachent pas tout-à-fait la même
signification que les François; il n'en faut
point d'autre preuve que ce passage même
où le sens de l'Auteur est assez clair.

Pag. 201. *Burnet.*

Evêque de Salisbury.

Pag. 202. *La Rétablissement.*

Les Anglois appellent simplement *le Ré-
tablissement* ou *la Restauration*, la Révolution
de 1660, où Charles II. fut rappelé au Trô-
ne de ses Peres.

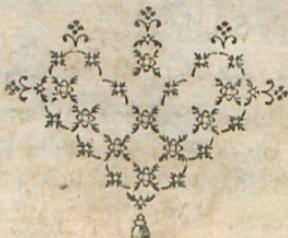
Pag. 204. *Par des W.*

En traduisant cette Lettre, il me fut aisé
de sentir qu'il manquoit ici un mot ou deux,
& qu'ils avoient été omis à dessein; mais
étonné de cette réserve de la part de l'Au-
teur, je pris la liberté de lui en demander
la raison. Voici sa réponse.

„ Il y a une ligne entiere qui manque,
„ non par oubli, comme vous l'avez bien
„ devi-

„ deviné, mais par la trop grande pruden-
„ de Pope, qui n'a pas voulu que le Mi-
„ nistre & son frere y fussent noimés.

M. Mallet enchérissant sur la prudence
de M. Pope, a retranché trois lignes de
plus, afin que l'on ne pût pas même s'ap-
percevoir qu'il manque là quelque chose,
n'y en trouvant pas la moindre trace.





LETTRE
A MYLORD
BATHURST

*Sur le véritable usage de la Retraite &
de l'Etude.*

A Chantelou 1735.

MONSIEUR,

DEPUIS ma dernière Lettre, voici la première occasion favorable que j'aie eue de tenir la parole que je vous avois donnée. J'éviterai la prolixité, autant qu'il me sera possible dans une première ébauche de mes pensées; mais souffrez que je vous les donne comme elles naissent dans mon esprit, sans m'arrêter à les rédiger dans un ordre précis.

Quelque fiers que nous soyons de la Raïson humaine, il ne sauroit y avoir rien de
A plus

plus absurde que le système général de notre vie & de notre science. Cette Faculté de distinguer, soit par un seul acte ou par un plus long examen, le vrai du faux, le juste de l'injuste, & ce qui est conforme à la Nature de ce qui y est opposé, ne nous a pas été donnée avec une main si avare que beaucoup d'apparences nous porteroient à le croire. Si on la cultivoit donc d'aussi bonne heure & avec autant de soin qu'on le pourroit, & si on en laissoit généralement l'exercice aussi libre qu'il devoit l'être, nos idées & nos opinions communes seroient plus conformes à la vérité qu'elles ne le sont, & comme il n'y a qu'une Vérité, elles seroient en même tems plus uniformes.

Mais cette légitime maîtresse de la vie & de la science humaine, dont l'office propre est de présider à l'une & à l'autre, & de nous diriger dans la conduite de l'une & dans la recherche de l'autre, se trouve dégradée dans l'économie intellectuelle. On la réduit à un état bas & servile, au vil métier de fomentier des principes, de défendre des opinions & de fortifier des habitudes, qui ne viennent pas de son propre crû. Ceux qui lui font le plus d'honneur, qui la consultent, & lui obéissent même le plus souvent,

font

sont encore coupables de limiter son autorité, pour s'accommoder à des maximes, des règles, des systèmes enfantés par le hasard, l'ignorance ou l'intérêt, & consacrés par la coutume: la Coutume qui tire sa source des passions & des préjugés de la multitude & des desseins du petit nombre; ce Singe de la Raison qui usurpe son trône, exerce son autorité & se fait obéir par les hommes au lieu d'elle. Les hommes trouvent leur commodité à se prêter aux systèmes établis tant en spéculation qu'en pratique, le gouvernement leur y fait trouver leur avantage, & tout le but de l'éducation est de les plier à vivre sur la foi d'autrui toute leur vie. On emploie beaucoup de peine & beaucoup de tems pour nous apprendre à croire, mais très-peu ou point du tout pour nous apprendre à penser. On meuble de bonne heure & on remplit bien le magasin de la mémoire, mais on néglige jusqu'à la fin la conduite de l'entendement, & on en interdit le libre exercice, en tous pays réellement, & en quelques-uns expressément.

Il y a dans toutes les institutions humaines une étrange défiance de la Raison: cette défiance est si marquée, que l'on forme en nous dès le berceau une soumission habituelle à telle ou telle autorité; que l'on in-

culque dans nos tendres. esprits des principes de raisonnement & des matières de fait, avant que nous soyons capables d'exercer notre Raïson; & que quand nous en sommes capables, on nous empêche, ou on nous fait appréhender de l'exercer, même à l'égard des choses qui sont par elles-mêmes les propres objets de la Raïson, ou qui nous sont transmises sur une autorité, dont la suffisance ou l'insuffisance est très-évidemment de son ressort.

Les hommes de tous pays & de toutes langues qui cultivent leur Raïson, portent les mêmes jugemens sur plusieurs sujets, tels que les loix générales de la Religion naturelle, & les regles générales de la Société & de la bonne Police. En suivant le même guide, ils ont marché dans le même sentier, & les mêmes prémisses les ont conduits aux mêmes conclusions: au moins les différences sont légères, aisées à concilier, & telles qu'elles ne sauroient par elles-mêmes caractériser & distinguer une Nation de l'autre & une Secte de l'autre. D'où vient donc qu'il y a d'autres points, sur lesquels les opinions les plus opposées sont soutenues, & quelques unes avec tant de chaleur & de furie, que les hommes d'un côté de la Haie se feront tuer pour l'affirmative, & ceux de
l'au-

l'autre côté, pour la négative? *Toute Opinion est assez forte pour se faire épouser au prix de la vie,* dit Montagne. *) Regardez-y de près, & vous trouverez que les points reconnus ici & contestés là, sont peu proportionnés à la simple raison, & à l'intelligence du commun des hommes. La Nature & la Vérité sont partout les mêmes, & la Raison les montre de même par-tout; mais les causes accidentelles & autres, qui donnent la naissance & la vogue aux opinions tant spéculatives que pratiques, sont variées à l'infini; & par-tout où ces Opinions sont une fois autorisées par la coutume, & provignées par l'éducation, quelque différentes, incompatibles, contradictoires même qu'elles puissent être, elles prétendent toutes, (& leurs prétentions sont toutes également soutenues par l'orgueil, par la passion & par l'intérêt,) avoir chacune de leur côté la Raison ou la Révélation, ou toutes les deux ensemble, quoiqu'il ne soit pas possible que l'on ait ni la Raison ni la Révélation de plus d'un côté, & qu'il soit fort possible qu'on ne les ait ni de part ni d'autre.

A 3

De-

*) Il m'arrive souvent de citer cet Auteur, aussi-bien que Seneque, plutôt à cause de l'énergie de l'expression, que pour l'importance de la matière.

De-là vient que les peuples font Tartares & Idolâtres au Thibet, Turcs & Mahométans à Constantinople, Italiens & Papistes à Rome; & quoique l'éducation soit beaucoup moins bornée, & les moyens de s'instruire beaucoup plus à portée de tout le monde en France & dans notre Patrie, cependant il arrive de même assez universellement qu'à Paris il se forme des François & des Catholiques, & à Londres des Anglois & des Protestans; car pour des Hommes en vérité, à proprement parler, il ne s'en forme nulle part. Chacun pense selon le système de son Pays, comme il en parle la Langue; au moins y en a-t-il fort peu qui pensent, & pas un qui agisse en aucun Pays, suivant les lumières d'une Raison pure & impartiale; à moins qu'on ne puisse dire qu'ils le font, quand la Raison les porte à parler & à agir conformément au système de leur Pays ou de leur Secte, en même tems qu'elle les guide à penser conformément à celui de la Nature & de la Vérité.

Ainsi la plus grande partie des Hommes paroît réduite en un état plus bas que les autres Animaux, à cet égard même où nous nous arrogeons une si grande supériorité sur eux; parce que l'Instinct qui fait son propre effet, est préférable à la Raison qui ne le fait pas. Je suppose ici avec les Philosophes

sophes & avec le vulgaire, que les autres animaux n'ont aucune portion de Raïson, mais je suis fort éloigné de l'assurer: car permettez-moi de le dire en passant, il y a beaucoup plus de vraisemblance que les animaux participent à la Raïson humaine, quoiqu'on le nie, qu'à ce qu'on assure que l'homme participe à la Raïson divine. Mais supposant notre monopole de Raïson; Inc préféreriez-vous pas, Monsieur, de marcher sur quatre pieds, de porter une longue queue, & d'être traité de bête, pour jouir de l'avantage d'être attaché par un instinct irrésistible & infaillible, aux vérités qui sont essentielles à votre bien-être, plutôt que de marcher sur deux pieds, de ne porter point de queue, & d'être honoré du titre d'Homme, aux dépens de vous détourner perpétuellement de votre but? L'instinct agit de lui-même toutes les fois que son action est nécessaire, & dirige l'animal selon les vues pour lesquelles il en a été doué. La Raïson est une faculté plus noble & moins bornée; car elle s'étend à l'inutile aussi-bien qu'au nécessaire, & à satisfaire notre curiosité aussi-bien que nos besoins: mais il faut qu'elle soit excitée, ou elle reste dans l'inaction; il faut qu'on la laisse en liberté, ou elle nous conduit de travers, & nous entraîne plus

loin hors de son propre district, que nous n'irions sans son aide: dans le premier cas, nous n'avons point de guide suffisant, & dans le second, plus nous employons notre Raison, plus nous sommes déraisonnables.

Or si tout cela est ainsi, s'il est vrai que la Raison ait si peu de part, & que l'ignorance, la passion, l'intérêt & la coutume en ayent tant à former nos opinions & nos habitudes, & à diriger toute la conduite de la vie humaine; n'est-ce pas une chose fort désirable pour tout homme qui pense, que d'avoir la commodité que le cours des accidens accorde à si peu de personnes, de vivre au moins quelques années à nous-mêmes & pour nous-mêmes, dans un état de liberté sous les loix de la Raison, au lieu de passer tout notre tems dans un état de vasselage sous le joug de l'autorité & de la coutume? N'est-il pas bon de contempler & nous-mêmes & les autres & toutes les choses de ce monde, une fois avant que de les quitter, sans autre milieu que celui d'une Raison pure, & si cela se peut dire, immaculée? N'est-il pas bon d'approuver ou de condamner sur notre propre autorité, ce que nous avons reçu au commencement de la vie sur l'autorité des autres hommes, qui n'étoient pas alors plus en état de juger pour nous,

nous, que nous ne sommes aujourd'hui de juger pour nous-mêmes.

Je ne nierai pas que l'on ne puisse faire tout cela, & même que quelques personnes ne l'ayent fait jusqu'à un certain point, en restant beaucoup plus répandues dans la Compagnie & dans les affaires du monde, que je n'ai dessein de l'être à l'avenir: mais on le fait toujours mieux dans la Retraite, & avec plus de facilité & d'agrément. Tant que nous demeurons dans le Monde, nous sommes tous enchaînés plus ou moins étroitement à un niveau commun, sans pouvoir prendre aucun essor, n'ayant pour rompre nos fers ni tout le loisir, ni tous les moyens & les avantages que nous pouvons nous procurer dans la Retraite. De parler de nous détacher de la matiere, oubliant le corps, & étant pour ainsi dire résous en une pure intelligence, c'est un jargon superbe, métaphysique, inintelligible: mais de nous détacher des préjugés, des habitudes, des plaisirs & des affaires du monde, ce n'est que ce que plusieurs, (je n'ose dire tous,) sont capables de faire. Ceux qui en sont capables, peuvent élever leurs ames dans la Retraite à un poste plus éminent, & prendre de-là cette vue du monde que le jeune Scipion prit, (dans son songe,) du haut

des demeures célestes, lorsque toute la Terre lui parut si petite, qu'à peine y pouvoit-il discerner cette tache de poussière qui faisoit l'Empire Romain. Une telle vue accroît-
tra notre science en nous montrant notre ignorance; elle nous fera distinguer tous les degrés de probabilité, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, & nous marquera la distance de celui-ci à la certitude; elle dissipera les vapeurs enchanteresses de la présomption philosophique, & nous apprendra à établir la paix de notre ame, là où elle peut seulement trouver un repos assuré, dans la résignation; enfin une telle vue nous rendra la Vie plus agréable & la Mort moins terrible. N'est-ce pas là une affaire, Monsieur, & la grande affaire? N'est-ce pas un plaisir aussi, & le souverain plaisir? Le Monde ne fauroit nous en fournir de semblable; il faut que nous nous retirions du monde afin de le goûter pleinement; mais pour avoir été dans le monde, nous n'en goûterons que mieux. La mesure de plaisirs sensibles qu'un homme de mon âge peut se promettre est à peine digne d'attention; il en devrait être rassasié; bien-tôt il n'y fera plus propre, & il n'a besoin que d'un peu de réflexion pour faire perdre à ces sortes d'habitudes leur empire sur lui, au moins

moins à proportion que son pouvoir de s'y livrer diminue. D'ailleurs vous savez, Monsieur, que mon plan de Retraite n'exclut aucun de ces plaisirs qui peuvent être pris convenablement & avec décence; & pour dire la vérité, je crois que je m'en permets plus dans la spéculation que je ne me trouverai en avoir besoin dans la pratique. Quant aux habitudes des affaires, elle ne sauroient avoir nulle prise sur quelqu'un qui en a été si long-tems fatigué. Vous pouvez m'objecter que, quoiqu'un homme ait rompu toutes ses habitudes, & qu'il n'ait pas même autour de lui les cendres chaudes de l'ambition pour les ranimer, il ne sauroit renoncer à toutes affaires publiques aussi absolument que je semble le faire, parce qu'un meilleur principe, un principe de devoir, peut l'appeller au service de sa Patrie. Je vous répondrai avec beaucoup de sincérité. Personne n'a une plus haute idée de ce devoir que moi: je pense qu'il n'y a presque ni âge, ni circonstances qui puissent nous en décharger entièrement; non, pas même celles où je me trouve. Mais comme nous sommes sujets à prendre le mouvement de nos passions pour une vocation à remplir ce devoir; aussi quand ces passions ne nous poussent plus, il faut que
la

la vocation soit bien réelle & bien claire pour nous produire sur la scène. Ajoutez à cela qu'il y a différens moyens proportionnés aux circonstances & aux situations différentes, de s'acquitter de ce même devoir. Du milieu de ma retraite, quelque part qu'elle puisse être fixée, je puis contribuer à défendre & à maintenir la constitution du Gouvernement Britannique; & vous pouvez compter sur ma parole, Monsieur, que tant que je pourrai, je le ferai. Si quelqu'un vous demandoit, de qui j'attens ma récompense en ce cas; Répondez lui en lui déclarant à qui je rends ce service, à Dieu *immortel, qui a voulu que je transmissse à ceux qui doivent me suivre, ce que j'ai reçu de mes Devanciers* *).

Mais pour mener avec satisfaction & avec fruit la vie que je me propose; il ne suffit pas de renoncer aux plaisirs & aux affaires du monde, & de rompre les habitudes des uns & des autres. La Créature non-chalante, dont l'intelligence s'est tenue toute sa vie renfermée dans un cercle étroit d'idées superficielles, sans jamais s'attacher fortement à la recherche de la vérité, peut renoncer aux plaisirs & aux affaires du monde,

*) *Deo immortalis, qui me non accipere modo hæc à majoribus voluit, sed etiam posteris prodere.*

monde, (car nous voyons souvent de telles Créatures employées même dans les affaires publiques,) elle peut rompre ses habitudes, disons mieux, elle peut se retirer du commerce des hommes & pousser le tems de la vie dans la solitude, comme un Moine, ou comme celui sur la porte duquel on avoit écrit: *Cy git un tel*; prenant sa maison pour un tombeau. Mais un tel personnage ne fera pas capable de faire le véritable usage de la retraite. L'application de son esprit qui auroit été agréable & aisée, s'il s'y étoit accoutumé de bonne heure, se trouvera disgracieuse & insoutenable à la fin; des gens de cette espèce perdent leurs facultés intellectuelles faute de les exercer, & pour avoir consumé leur jeunesse inutilement, ils sont réduits à la nécessité de consumer inutilement leur vieillesse. Il en est de l'esprit tout comme du corps; celui qui est né avec une cervelle d'un tissu aussi fort que celle de Newton, peu se trouver incapable de pratiquer les règles communes de l'Arithmétique, précisément comme celui qui a la même élasticité dans ses muscles, la même souplesse dans ses ligamens & la même force dans ses nerfs que Jacob Hall, peut devenir un dormeur gras & pesant. D'un autre côté la Créature docile & maniable qui, tou-

te

te sa vie, a cru inutile ou illicite d'examiner les principes ou les faits qu'elle a reçus dans la bonne foi dès le commencement, sera aussi peu capable que la première de faire servir sa solitude à aucune bonne fin; à moins que nous n'appellions une bonne fin, (car cela se fait quelquefois,) d'affermir & d'exalter ses préjugés, de sorte qu'elle puisse vivre & mourir dans un délire sans interruption. Les préjugés invétérés d'une vie contemplative sont aussi difficiles à changer que les habitudes invétérées d'une vie indolente; & comme il faut que les uns consumment leur vieillesse inutilement, parce qu'ils ont consumé inutilement leur jeunesse, il faut que les autres se tourmentent jusqu'à la fin dans un labyrinthe d'erreurs, parce qu'ils y ont tourné trop long-tems pour en retrouver l'issue.

Il y a à la Chine un préjugé en faveur des petits pieds, & en conséquence on serre tellement les pieds des filles dès les berceaux, que les femmes de ce pays font toute leur vie incapable de marcher, sans chanceler & trébucher à chaque pas. Parmi les Sauvages de l'Amérique, il y en a qui ont en grande estime les têtes plates & les oreilles longues, & en conséquence dès leur enfance ils compriment l'une & tirent les autres si fort,

fort, qu'ils détruisent sans ressource les véritables proportions de la nature, & se rendent pour toute leur vie ridicules aux yeux de tout autre qu'eux. Voilà l'image des deux caractères d'esprit que nous avons décrits; l'homme indolent ne fera pas un pas pour trouver la vérité, & l'homme à préventions ne se permettra d'en faire aucun pour la découvrir par une recherche impartiale.

Entreprendre d'acquérir l'habitude de la méditation & de l'étude à la fin de ses jours, c'est se mettre dans un petit chariot avec une barbe grise, pour apprendre à marcher quand on a perdu l'usage de ses jambes. En général, il faut que les fondemens d'une heureuse vieillesse soient posés dès la jeunesse; & en particulier, celui qui n'a point cultivé sa raison étant jeune, sera absolument incapable de la perfectionner dans le déclin de son âge. *Les vieillards conservent leur esprit, pourvu qu'ils conservent leur ardeur pour l'étude & leur application.* *) Non seulement il faut que l'amour de l'étude & le désir de savoir se fortifient avec nous, mais il faut pareillement apporter une applica-

*) *Manent ingenia senibus, modo permanent studium & industria.*

plication infatigable, qui demande toute la vigueur de l'esprit, pour chercher la vérité au travers de ces longues suites d'idées & de tous ces réduits obscurs, où l'Homme, (& non pas Dieu,) l'a cachée.

J'ai senti cet amour & ce désir toute ma vie; cette activité & cette application ne m'est pas absolument étrangère. Tandis que je courois dans la carrière des plaisirs & des affaires, je sentoie je ne fais quoi toujours prêt à me souffler à l'oreille: *songe à dételer bien-tôt un Coursir qui n'est plus jeune.* *) Mais mon Génie, bien différent du Démon de Socrate, souffloit si doucement, que fort souvent je ne l'entendois pas, dans le tumulte des passions qui me transportoient. Il avoit quelques heures plus calmes, je l'écoutois dans ces momens; la réflexion avoit souvent son tour, & l'amour de l'étude & le désir de savoir ne m'ont jamais entièrement abandonné. Je ne suis donc pas tout-à-fait sans préparation pour la vie que je veux mener, & ce n'est pas sans raison que je me promets plus de satisfaction dans la dernière partie de ma vie, que je n'en connus jamais dans la première.

Vous trouverez, peut-être, Monsieur, que c'est un peu trop présumer pour qu'elqu'un qui

*) *Solve senescentem maturè sanus equum.*

qui a déjà perdu tant de tems; vous me ferez
souvenir que la vie humaine n'a ni second
Printems, ni second Été: vous me demanderez
à quoi je pense, de semer en Automne, & si j'ef-
père moissonner en Hyver? Ma réponse sera
que je pense fort différemment de la plûpart
des hommes, au sujet du tems que nous avons
à passer, & de l'ouvrage, que nous avons
à faire dans ce monde. Je pense que nous
avons plus de l'un & moins de l'autre que
l'on ne suppose communément. La briè-
veté de la vie humaine est un des principaux
lieux communs des plaintes que nous pro-
ferons contre l'ordre établi des choses, c'est
la matière des murmures du vulgaire, & des
lamentations pathétiques du Philosophe;
mais dans l'un c'est une sottise, & dans l'autre
une impiété. L'homme d'affaires mé-
prise l'homme de plaisirs, parce qu'il consu-
me follement son tems; l'homme de plai-
sirs plaint ou raille l'homme d'affaires sur
le même fondement; & cependant tous les
deux concourent avec autant d'arrogance
que d'absurdité à reprocher à l'Être suprême
de leur avoir donné si peu de tems. Le
Philosophe, qui fort souvent l'employe
aussi mal que les autres, se joint au même
cri & autorise cette impiété. Théophraste
trouvoit extrêmement dur de mourir à 90
ans, & de sortir du monde précisément

B

lorsqu'il

lorsqu'il avoit appris à y vivre : son maître Aristote reprochoit à la Nature de traiter les hommes à cet égard plus mal que divers autres animaux ; ni l'un ni l'autre ne se montreroit Philosophe en cela ; & je fais bon gré à Sénèque d'avoir fait une querelle là-dessus au fameux Stagyrite. *) Nous voyons en tant de cas une juste proportion des choses, conformément à leurs diverses relations l'une à l'égard de l'autre, que la Philosophie devoit nous faire conclure que cette proportion se trouve également dans ceux où nous ne saurions la discerner, & dans ceux même où nous croyons voir le contraire. C'est une présomption choquante de conclure autrement ; c'est présumer que le système de l'Univers auroit été mieux conçu, si des créatures, qui tiennent un rang aussi bas que le nôtre entre les êtres intelligens, avoient été appelées au Conseil du Très-Haut, ou que le Créateur devoit réformer son ouvrage par l'avis de la créature. Cette vie, que notre amour-propre nous fait paroître si courte, quand nous la comparons avec les idées que nous nous formons de l'éternité, ou même avec la durée de quelques autres êtres, paroîtra à des yeux plus désintéressés, suffisante pour répondre à toutes

*) Aristote qui étoit de Stagyre.

tes les vues de notre création, & d'une juste proportion dans le cours successif des générations. Le terme considéré en lui-même est long; nous le rendons court, & le manque dont nous nous plaignons vient plutôt de notre profusion que de notre pauvreté. Nous sommes tous des prodiges fieffés; les uns dissipent leur bien en babioles, les autres en superfluités, & puis nous nous plaignons tous que nous manquons des nécessités de la vie. La plus grande partie ne s'amendent jamais, & meurent banqueroutiers à Dieu & aux hommes; les autres s'amendent tard, & quand ils viennent à compter avec eux-mêmes, & qu'ils voyent combien leurs fonds est diminué, ils sont portés à s'imaginer qu'il ne leur en reste plus assez pour vivre, parce qu'ils n'ont pas la totalité; mais ils se trompent eux-mêmes, ils sont plus riches qu'ils ne pensent, & ils ne peuvent pas encore se regarder comme pauvres. S'ils ménagent bien le reste, il se trouvera suffisant pour toutes les nécessités, & peut-être pour quelques-unes des superfluités & même des babioles de la vie. Mais pour cela il faut renverser le premier ordre de dépense, il faut qu'ils pourvoient aux nécessités de la vie, avant que de se mettre en aucuns frais pour les babioles ou pour

les superfluités. Laissons-là les Gens de plaisirs & les Gens d'affaires, qui sont ordinairement d'assez bonne foi pour convenir qu'ils perdent leur tems, & avouer par-là que le seul fondement de leurs plaintes contre l'Être suprême, c'est qu'il n'a pas proportionné la bonté à leur extravagance. Considérons le Savant, le Philosophe, qui loin de convenir qu'il perde aucun tems, reproche aux autres de le faire; ce célèbre Mortel qui s'abstient des plaisirs & se refuse aux affaires du monde, afin de pouvoir consacrer tout son tems à la recherche de la vérité, & à l'avancement des sciences. Quand un tel Homme se plaint en général de la briéveté de la vie humaine, ou en particulier de la portion qui lui reste; un Homme plus raisonnable, quoique moins célèbre, ne pourroit-il pas lui faire ainsi son procès?

„ Il est vrai, que la lecture fait le Savant,
 „ mais tout Savant n'est pas Philosophe,
 „ ni tout Philosophe Homme sage. Il
 „ vous en a d'abord couté vingt ans pour
 „ dévorer tous les Volumes d'un côté de
 „ votre Bibliothèque; vous devintes un
 „ Homme très-profond dans le Latin &
 „ le Grec, dans les Langues Orientales,
 „ dans l'Histoire & la Chronologie; mais
 „ vous n'ériez pas encore satisfait: vous con-
 „ fessiez

„ fessiez que c'étoit une érudition qui ne gué-
„ rissoit de rien; *) & il vous falloit encore
„ du tems pour acquérir d'autres connois-
„ sances. Vous avez eû ce tems; vous avez
„ passé les vingt années suivantes sur l'autre
„ côté de votre Bibliothèque, parmi les
„ Rabbins, les Commentateurs, les Scola-
„ stiques & toutes ces légions de Docteurs
„ modernes. Vous possédez à fond tout ce
„ qui a été écrit sur la nature de Dieu & de
„ l'ame de l'Homme, sur la matière & la
„ forme, l'esprit, le corps & l'espace, les
„ essences éternelles & les substances incor-
„ porelles, & le reste de ces profondes spe-
„ culations; vous êtes extrêmement bien
„ versé dans les disputes qui se sont élevées
„ sur la Nature & la Grace, la Prédestina-
„ tion & le libre Arbitre, & dans toutes
„ ces autres questions abstraites, qui ont
„ tant fait de bruit dans les Ecoles, & tant
„ causé de scandale dans le monde. Vous
„ marchez en avant dans le même cours d'é-
„ tudes, autant que les infirmités que vous
„ avez contractées vous le permettent; mais
„ vous commencez à prévoir que vous man-
„ querez de tems pour fournir cette carriè-
„ re, & vous faites des plaintes amères de
„ la brieveté de la vie humaine. Il faut

B 3

„ avouer

*) *Littera nihil sanantes.*

„ avouer que votre pratique ne dément pas
„ vos plaintes, mais peut-être cesseriez-vous
„ de vous plaindre, si vous soumettiez vo-
„ tre pratique à un nouvel examen. Per-
„ mettez-moi donc de vous demander de
„ combien de milliers d'années il faudroit
„ que Dieu prolongeât votre vie, afin de
„ vous réconcilier avec sa sagesse & sa bon-
„ té? Il est évident, ou du moins extrême-
„ ment probable, qu'une vie aussi longue
„ que celle du plus âgé des Patriarches, fe-
„ roit encore trop courte pour répondre à
„ vos vues, puisque les discussions & les
„ controverses dans lesquelles vous êtes em-
„ barqué, ont déjà été pendant beaucoup
„ plus de tems les objets des recherches sa-
„ vantes, & restent toujours aussi impar-
„ faites & aussi indéterminées quelles étoient
„ au commencement. Mais permettez-moi
„ de vous demander encore, (& ne nous
„ trompez ni vous ni moi :) avez-vous,
„ dans le cours de ces quarante ans, exami-
„ né une seule fois les premiers principes
„ & les faits fondamentaux d'où dépendent
„ toutes ces questions, avec une parfaite in-
„ différence de jugement & une exactitude
„ scrupuleuse; avec toute celle que vous
„ avez apportée à examiner les diverses con-
„ séquences qui s'en tirent, & toutes les
„ opinions

» opinions hétérodoxes qui y ont quelque
» rapport? Si vous les avez examinés ainsi,
» quelqu'un pourra s'émerveiller que vous
» ayez consumé tant de tems à une bonne
» partie de ces Etudes, qui vous ont rendu
» si étique & vous ont échauffé & affoibli
» à un tel point. Mais si vous n'avez pas
» examiné ainsi vos premiers principes, si
» vous les avez tenus pour constans dans
» tout le cours de vos Etudes; ou, suppo-
» sé que vous ayez jetté les yeux de fois à
» autre sur l'état des preuves que l'on ap-
» porte pour les maintenir, si vous ne l'a-
» vez fait que comme un Mathématicien jet-
» te les yeux sur une Démonstration précéd-
» demment donnée, pour se rafraîchir la
» mémoire & non pour s'éclaircir d'au-
» cun doute, il doit paroître évident à tout
» le monde, & à vous-même, pour peu
» que vous y réfléchissiez de sang froid,
» que (malgré toute votre érudition,) vous
» êtes toujours dans un état d'ignorance;
» car une fausse science ne sauroit en pro-
» duire une véritable, & sans un tel exa-
» men des axiomes & des faits, vous n'en
» pouvez avoir aucune sur les conséquen-
» ces. »

On seroit bien fondé à faire ainsi le pro-
cès à beaucoup de grands Clercs, beau-

coup de Philosophes profonds, beaucoup de doctes Moralistes; & ceci peut servir à mettre les plaintes sur le manque de tems & la briéveté de la vie humaine, dans un point de vue fort risible, mais fort vrai. Tous les hommes tiennent, au moins sur les sujets les plus importants, des opinions qu'ils ont apprises par routine, & ils ont été élevés à les défendre avec obstination. On peut leur avoir appris des opinions vraies; mais soit vraies ou fausses, on inspire également partout le même zèle & le même attachement pour elles. Le Tartare croit aussi sincèrement que l'ame de Foë habite dans son Dairo, que le Chrétien croit l'union hypostatique ou tout autre article du Symbole d'Athanase. Or ceci répond en quelque façon à toutes les vûes de la Société, & peut bien suffire pour le vulgaire de tel rang que ce soit; mais ce n'est pas assez pour l'homme qui cultive sa raison, qui est capable de penser & qui doit penser pour lui-même. Par rapport à un tel homme, toute opinion qu'il n'a pas ou formée lui-même, ou examinée à la rigueur & adoptée en conséquence, ne passera pour rien de plus que ce qu'elle est réellement, l'opinion d'autrui, qui peut-être vraie ou fausse, sans qu'il puisse dire ce qui en est; & un
homme

homme de cette trempe ne fauroit demeurer avec aucun repos d'esprit dans cet état d'incertitude, à l'égard des choses qui nous sont de la plus grande importance ici bas, & qui peuvent l'être encore à l'avenir. Il en fera donc les objets de sa première & principale attention; s'il a perdu du tems, il n'en perdra plus; & lorsqu'il aura acquis sur ces matières toutes les connoissances auxquelles il est capable d'atteindre, il lui importera peu s'il a du tems pour en acquérir de nouvelles. Eût-il passé sa vie dans les affaires du monde; du moment qu'il s'attachera à cet ouvrage, il aura bien-tôt l'avantage sur le docte Philosophe; car il aura bien-tôt assuré ce qui est nécessaire à son bonheur, & il pourra se reposer dans la jouissance paisible de cette science, ou procéder avec plus d'avantage & de satisfaction à l'acquisition de nouvelles connoissances, pendant que l'autre continue à courir après des choses qui de leur nature ne sont qu'hypothétiques, précaires & superflues, pour n'en rien dire de pis.

Mais cette règle n'est pas la seule dont l'observation puisse nous faire racheter notre tems, & nous donner l'avantage sur ceux qui s'imaginent en avoir tant, en fait de science; sur vous ou sur moi, par exemple,

& qui méprisent notre ignorance. L'autre règle que j'entens, c'est d'être sur nos gardes contre tous les artifices ordinaires dont j'ai déjà parlé, & que chacun est tout prêt à convenir que l'on a employés pour égarer ceux qui diffèrent de lui. Défions-nous aussi des autres; nos propres passions peuvent nous faire tourner le dos à la raison, mais les passions & les intérêts des autres peuvent avoir le même effet. Il est au pouvoir de tout homme qui veut s'y attacher de bonne foi, de prévenir le premier de ces inconvéniens, & quand il l'aura fait il en aura une certitude intime. Pour prévenir le second, il est une méthode assurée mais unique, c'est de remonter dans la révision de nos opinions, aux premiers principes sur lesquelles elles sont fondées, si éloignés qu'ils puissent être. Nul égard, nulle habitude, nulle certitude apparente quelconque ne doit nous détourner de cela; toute affectation de nous en détourner doit accroître nos soupçons, & plus cet Examen est important pour nous, plus cette méthode d'y procéder devient indispensable. Ne nous effrayons ni de la difficulté prétendue, ni de la longueur d'une telle recherche; car au contraire c'est non seulement le seul moyen sûr, mais c'est aussi le plus aisé & le

le plus court, pour arriver à une science réelle, & pour nous mettre en état de ranger les opinions que nous examinons dans les différentes classes du vrai, du vraisemblable, ou du faux, selon la vérité, la vraisemblance ou la fausseté des principes d'où elles sont déduites. Si nous trouvons ces principes faux, (comme nous les trouverons en beaucoup de cas,) nous arrêtons tout d'un coup nos recherches sur ces articles, & nous épargnons une immense quantité de tems que nous y aurions perdu autrement. Le Musulman qui s'engage dans l'Examen de toutes les controverses, qui se sont élevées entre les Sectateurs d'Omar & d'Ali & des autres Docteurs de sa Loi, ne manquera pas d'acquérir une profonde connoissance de tout le systême Mahométan, & aura autant de droit de se plaindre du manque de tems & de la briéveté de la vie humaine, qu'aucun Théologien ou Philosophe Payen ou Chrétien; mais sans tout ce tems & cette érudition perdue, il auroit pû découvrir d'abord que Mahomet étoit un Imposteur, & que l'Alcoran est un amas d'absurdités.

En un mot, Monsieur, celui qui se retire du monde dans la résolution d'employer son loisir principalement à revoir & à fixer ses opi-

opinions, est inexcusable s'il ne commence pas par celles qui lui sont les plus importantes, & s'il n'en use pas de bonne foi avec lui-même. Pour en user de bonne foi avec lui-même, il doit observer la règle sur laquelle j'ai insisté, & ne pas souffrir que les illusions du monde le suivent dans sa solitude. Notre Raison est notre Oracle: on consulte mieux cet Oracle dans le silence de la Retraite; & quand on l'a ainsi consulté, qu'elle que soit sa décision, soit contre nos préjugés ou en leur faveur, nous devons avoir l'esprit tranquille: puisqu'assurément celui qui suit ce Guide dans la recherche de la vérité, comme lui ayant été donné pour l'y conduire, aura une beaucoup meilleure excuse à apporter, en quelque tems ou en quelque lieu qu'il puisse être appelé à rendre son compte, que celui qui s'est résigné, soit de propos délibéré ou sans réflexion, à telle autorité qui se puisse rencontrer sur la terre.

Lorsque nous en avons usé ainsi à l'égard de Dieu, de nous-mêmes & des autres hommes, des relations que nous avons par rapport à lui & à eux, des devoirs qui résultent de ces relations, & de la volonté positive de l'Être suprême, soit qu'elle nous soit révélée d'une manière surnaturelle par
un

un Envoyé extraordinaire du Ciel, ou qu'elle nous soit découverte par l'usage légitime de notre Raison d'une manière naturelle, nous avons fait la grande affaire de notre vie. La vie est tellement suffisante pour cela, qu'elle nous fournit encore du tems de reste, lors même que nous commençons tard: particulièrement si nous procédons en toute autre recherche suivant la même règle. Découvrir l'erreur dans les Axiomes ou les premiers principes fondés sur des faits, c'est la même chose que de rompre un charme; les Palais enchantés, les Rochers escarpés, les Laes brulans disparoissent; & les sentiers qui menent à la Vérité, que nous nous figurions si longs, si embarassés & si difficiles, paroissent tels qu'ils sont, courts, ouverts & aisés. Quand nous nous sommes assurés du nécessaire, il peut nous rester du tems pour nous amuser aux superfluités, & même aux babioles de la Vie; *dulce est desipere*, dit Horace; *vive la bagatelle*, dit Swift; je ne m'oppose ni à l'un ni à l'autre, point au Philosophe Epicurien *), beaucoup moins au Philosophe Chrétien **); mais je demande qu'une bonne partie de ces amusemens soient des amusemens d'étude & de

*) Horacé.

***) Swift.

de réflexion, de lecture & de conversation, (vous savez qu'elle conversation j'entens;) car nous perdons le véritable avantage de notre nature & de notre constitution, si nous souffrons que notre esprit reste, pour ainsi dire, *pendu au croc*. Lorsque le corps, au lieu d'acquérir une nouvelle vigueur & de goûter de nouveaux plaisirs, commence à baisser, & se lasse des plaisirs ou devient incapable d'en prendre; l'esprit peut continuer à faire toujours de nouveaux progrès; & se procurer chaque jour de nouvelles jouissances; chaque pas dans les sciences lui ouvre une nouvelle scène de délices, & la joie que l'on ressent dans la possession actuelle de l'une est rehaussée par celle que l'on espère de trouver dans l'autre; de sorte qu'avant que nous puissions épuiser ce fond de plaisirs successifs, la mort viendra finir tout à la fois nos plaisirs & nos peines. *Celui qui s'occupe de ces études & de ces travaux, ne sent pas quand la vieillesse se glisse: ainsi l'âge baisse insensiblement & sans qu'on s'en apperçoive; il ne tombe pas tout à coup, mais il se consume par sa durée **).

Voilà

**) In his studiis laboribusque viventi, non intelligitur quando obrepit senectus: ita sensim sine sensu ætas senescit, nec subito frangitur, sed diurnitate extinguitur.*

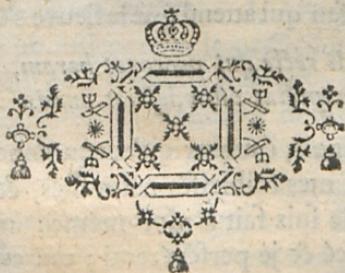
Voilà, Monsieur, la manière la plus sage & la plus agréable dont un homme sensé puisse dévider le fil de sa vie. Heureux celui dont la situation & les circonstances lui en donnent la commodité & les moyens! Quand il n'auroit pas fait grand progrès dans les sciences, & qu'il s'y mettroit tard, la tâche néanmoins ne se trouvera pas difficile, à moins qu'il ne se soit trop écarté de sa route, ou qu'il ne continue à perdre son tems parmi les dissipations du monde, ou dans le loisir d'une vie retirée. „ Celui qui „ remet d'heure en heure à bien vivre, c'est „ le Payfan qui attend que le fleuve s'écoule.

*Vivendi rectè qui prorogat horam,
Ruficus expectat dum defluat annis.*

Je connois, (mieux qu'aucun ennemi que j'aie,) & mes foibleffes naturelles, & le tort que je me suis fait à moi-même; mais j'ai commencé & je persévérerai; car celui qui fuit le droit chemin en se trémouffant sur un cheval ruiné, gagnera plutôt le bout de sa traite, que celui qui galope hors de sa route sur le coursier le plus léger de New-Market.

Adieu, mon cher Monsieur, quoiqu'il m'en reste beaucoup à dire sur ce sujet, je m'apperçois cependant, & il y a sans doute
long-

long-tems que vous vous êtes apperçu que j'en ai déjà trop dit, au moins pour une lettre. Il faut réserver le reste pour la conversation, lorsque nous nous rencontrerons; c'est alors que j'espère confirmer sous vos yeux ma spéculation par ma pratique. En attendant, Monsieur, trouvez bon que je vous renvoye à notre ami Pope. Il dit que j'ai fait de lui un Philosophe; je vous assure qu'il a extrêmement contribué à faire de moi un Hermite, & je l'en remercie.



124 132

ULB Halle

3

003 629 635



sb.



112 + 1132





LETTRE

DE MYLORD

BOLINGBROKE,

A MYLORD

BATHURST,

*Sur le véritable usage de la Retraite &
de l'Etude.*

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

Nihil admirari.



A BERLIN,
Chez ETIENNE DE BOURDEAUX,
LIBRAIRE DU ROY ET DE LA COUR.
MDCCLII.